

Paol Keineg

# **D'un pays sans fin**

Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes phantastiques, décomposent les rayons du soleil en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature, ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que les événements réels.

Bernardin de Saint-Pierre

(Avant-propos, *La Chaumière indienne*)

**Aux apparitions**

## Une fin heureuse

A cause du beau temps, j'étais mécontent de moi-même. C'est mon état habituel. Il suffit qu'un mot me reste dans la gorge pour que les deux côtés de ma bouche s'abaissent. A vous, je n'ai pas besoin d'en dire plus. Les autres, je vais vous raconter.

Je suis né dans un pays qui ne figure sur aucune carte. Certains ont voulu nous prouver que nous n'avons pas le droit à la vie, mais ce pays existe, ni beau ni laid, obsédant, équivoque.

A la recherche de certains vestiges, j'arpentais la route qui va de Ker à Ker, en passant par Ker. Une femme bien habillée, coiffée d'un étonnant chapeau jaune, surgit devant moi. D'elle, je ne vois d'abord que le chapeau, car dans ce qui nous reste de pays un interdit pèse sur les gestes vifs et les couleurs vives.

La femme me lance un sourire tellement large que je me retourne. Je n'étais suivi de personne. Aussitôt je remonte les deux côtés de ma bouche, ravi qu'une si belle personne m'adresse la parole : Connaissez-vous la région ?

Si je la connais ! Et combien j'aurais préféré n'y être jamais né, mais ça, je ne l'ai pas dit.

Par où arrive-t-on à Ker ? On m'a parlé d'un embranchement. Je lui explique. D'ailleurs, c'est simple : Pour aller de Ker à Ker, il suffit de passer par Ker. Emporté par mon éloquence, les yeux rivés sur la bouche rouge vif, j'ai soudain l'idée absurde de l'entretenir de la mort de ma chatte. Les mots affluent, et plus je parle, plus je m'éloigne de moi, comme si je voulais creuser un abîme entre qui j'ai été, qui je suis, qui je ne serai pas.

Son sourire s'élargit encore, elle finit par m'interrompre : Moi aussi, je suis passée par là. Un jour, j'ai pris congé de moi, à la recherche du pays invisible et muet. Je l'ai trouvé. Voulez-vous m'accompagner ? Elle m'offre le bras, je le prends.

## Une lettre d'Amérique

Ce que vous m'écrivez me renvoie au temps où, au mur de ma chambre d'étudiant, j'avais épinglé une reproduction de *La Danse* de Matisse. Elle me rappelait que ce qu'il nous arrive d'heureux ne s'obtient que par un travail de tous les jours. Et qu'il n'y a pas d'art sans danger ou remords.

Les coups de chapeau d'une journaliste ou d'un directeur de musée n'apaisent pas les doutes. Bien entendu, un coup de chapeau ne fait pas de mal, il peut même faire du bien, mais il n'est jamais qu'un bref déplacement d'air qui rafraîchit la figure, et tout de suite après, la page, le mur, le blanc.

Parlez-moi plutôt de la cueillette des haricots verts au jardin, faites-moi revivre à genoux la récolte des échalotes au mois d'août, le plaisir de faire glisser ses doigts sur les peaux douces.

Jurez-moi que, quand l'automne viendra, vous courrez jusqu'à Foeneg ar Vur et que vous ferez tomber les châtaignes à grands coups de perche. Recevoir une pluie de châtaignes sur la tête vaut mieux qu'un coup de chapeau – mais n'oubliez pas votre chapeau.

On s'amuse comme des enfants quand on n'attend aucune récompense de personne. Matisse, dans le bruit si fin du crayon sur le papier et les coups de pinceau, nous apprend la joie, pas le joli.

Vous me parlerez du bleu et du vert de l'hiver. Ils sont la même couleur.

## Confidences

La chambre à coucher donne sur un jardin de curé. Le mur d'enceinte en plusieurs endroits s'est écroulé. Dans ce jardin plus aucun vicair ne circule, le nez dans son bréviaire. Nous sommes au 21<sup>ème</sup> siècle, un million de morts par-ci, un million de morts par-là. Plus une conversation sans que la fin du monde ne soit pour demain. Alors, pourquoi s'en faire ?

C'est ce que répète Hascoët, dont le fils parti au Niger a fait fortune dans les pétroles du Nigeria. Hascoët vieillit mal, il ne sait pas toujours ce qu'il dit, mais il connaît tous les chemins, tous les champs par leur nom, surtout ceux qui ont disparu, et quand je l'interroge sur les plantes et les oiseaux, il se lance dans une litanie qui pourrait durer jusqu'à la nuit.

C'est l'été, saison de l'éternité. Mon père m'avait appris le nom de tout ce qui pousse au bord des routes et n'a souvent pas de nom en français. Il disait qu'une plante, quand elle a perdu son nom, est en danger de mort, et j'ai aujourd'hui l'âge où ma mémoire défaille.

Au jardin, il n'y a plus d'abeilles, plus de sauterelles, tuées par les immondes jets bruns. Les cochons n'ont plus de nom. Plus aucun ne descend de l'énorme truie qui trottait dans la cour et nous abordait, amicale et intéressée. Plus aucun cochon n'est le fruit des longues et satisfaisantes copulations.

Glinec, l'ancien forgeron, aux mains martyrisées, nous dit, à Hascoët et à moi, que devenus étrangers dans notre pays, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes. Hascoët baisse la tête, je regarde le vol des choucas qui se préparent pour la nuit. Le soleil se couche, un monde électrique va briller.

